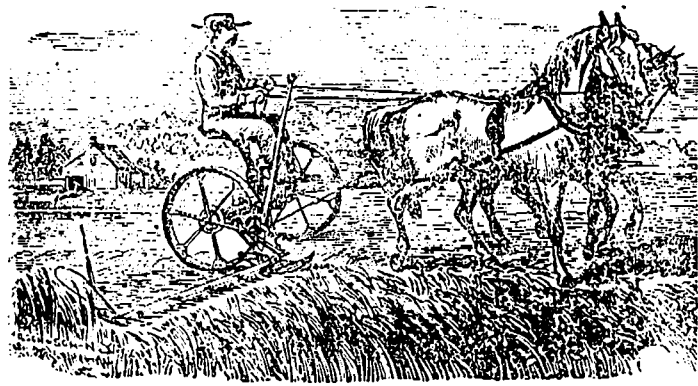


Le Massey Illustré

Un Journal d'élevage aux Instruments Aratoires.



Le Journal Massey Illustré sera envoyé franc de port à tout ceux qui nous enverront leur adresse.

PUBLIE PAR

**LA MASSEY MANUFACTURING CO'Y,
TORONTO, ONT., CANADA.**

Circulation - - - Illimitée

1884.

C'est avec le plus grand plaisir que nous vous présentons notre Journal Illustré publié en Français. Nos affaires en Bas-Canada spécialement parmi la population Canadienne Française de toutes les parties de la Puissance s'accroissent si rapidement que nous sommes obligés de nous exprimer en Français.

Depuis le commencement de nos affaires en 1847 nous avons fait beaucoup de changement dans la construction de nos machines. Nous sommes les premiers en Canada qui aye fait une Moissonneuse ou une Faucheuse, et les premiers à construire un Râteau à Cheval avec succès.

Nous avons épargné aucun troubles ou dépenses pour tenir nos machines en avant du temps. Leurs réputations étant enviables par tout autre manufacturiers—qui ne peuvent pas construire des instruments pour égaliser les nôtres. Le seul moyen qu'ils puissent réussir à vendre les leurs c'est par le bon marché et le long crédit qu'ils donnent, ses machines naturellement étant construites de mauvais matériaux. Sur cette classe de machine nous vous avertissons "Prenez y garde." Car l'homme sage est celui qui achète une article de première classe et à un prix raisonnable, d'une manufacture à qui il a confiance, alors il est certain de récolter son grain ou foin avec succès.

Pendant les deux dernières années nous avons déboursés pour notre établissement au-delà de cent mille piastres pour agrandissements de bâtisse et outils afin de nous mettre en position pour rencontrer les demandes pour nos machines. Nous avons été de court tous les ans de plusieurs centaines. L'année dernière malgré que nous ayons construits dix mille Machines et Râteaux nous avions mille ordre non remplie.

L'homme Sage et L'homme sans Jugement Comparaison.

L'homme sans jugement achète une machine commune il est fier de son achat et il croit que personne peut acheter aussi bon marché que lui il l'a eu à long délais enfin il est glorieux et satisfait. Mais lorsque la récolte mûrit et qu'il commence à la couper quel est sa rage et désappointement lorsqu'il est obligé de courir à la station et revenir chargés de morceaux pour réparer sa machine, pendant ce temps ses engagés se chauffent au soleil et ris de lui.

L'homme Sage achète une Machine Toronto ou une Massey et il, n'a aucun trouble, il l'a payé plus chère et à plus court délais Mais il est satisfait d'avoir acheté une machine de première classe.

CHOSSES ET AUTRES.—"Soins à apporter à la nourriture du bétail."—Il est important de ne pas mettre en une seule fois trop de fourrage dans la crèche d'un animal, mais le lui donner à mesure jusqu'à ce que l'on soit assuré qu'il en a suffisamment pour faire un bon repas : le surplus ne serait que gaspillage. Comme nous l'avons souvent répété, on doit nourrir le bétail à des heures régulières, car la digestion se ferait difficilement si on lui offrait la nourriture à n'importe quelle heure de la journée.

Nous attirons votre attention sur la description de nos machines. N'achetez pas sans le lire avec soin et examiner sérieusement les mérites que nous avançons.

IN MEMORIAM.

LE FEU CHARLES A. MASSEY.

Nous nous servons de cette occasion pour apprendre à nos Patrons et Amis, la démise de notre regretté Vice-Président et Gérant, Mr. C. A. MASSEY. Sa santé a toujours été remarquablement bonne jusqu'à peu près cinq mois avant sa mort, n'ayant jamais été arrêté par la maladie pour l'empêcher de gérer aux affaires.

Le développement si rapide d'une si forte besogne taxa son énergie à un tel point que sa santé en a été altérée. Vers le 28 Janvier il contracta un rhume sévère—qui dans peu de jour se développa rapidement en Fièvre Typhoid, qui défia tous les talents de nos meilleurs médecins.

Deux semaines après que les médecins furent appelés la terrible fièvre avait terminée son ouvrage le

12 FEVRIER, 1884,

Charles A. Massey termina sa carrière. Tout a été fait pour le sauver les médecins les plus célèbres et les soins les plus tendres de sa famille et amis mais la mort était inévitable. Le vide, la perte aux cercles des affaires, qui en résulte de cette démise si soudaine, est trop bien reconnue pour que nos lecteurs s'y arrêtent à présent. Il semble que l'ouvrage de Mr. Massey ne faisait que commencer mais qui peut l'appeler un ouvrage non fini? Il a vécu pour voir s'agrandir l'industrie qu'il était depuis si longtemps associé et atteindre la position enviable de la première en cette branche dans la Puissance—une ouvrage dont il était l'esprit en chef. Il a accompli plus dans sa courte carrière qu'autre hommes qui ont dépassés la soixantennaires.

Charles Albert Massey fut né près de la ville de Cobourg, dans le township Haldimand, comté North-umberland, le

20 SEPTEMBRE, 1848.

En 1864, il entra à l'Université Victoria à Cobourg, Ont., où il étudia pendant deux ans.

En 1866, il gradua au College Commercial British American à Toronto, complétant sa vie d'étudiant au printemps de 1867 à l'Ecole Militaire de Toronto.

Dans l'été de 1867 lorsque son Père (Mr. H. A. Massey) étant absent en Europe. Presque toute la besogne lui a été mise en main, malgré qu'il n'aye pas encore eu atteint l'âge de 19 ans.

En 1870, la santé de Mr. H. A. Massey devenant altérée il déménagea à Cleveland, Ohio. Les affaires nécessitèrent de former une Compagnie (Joint Stock), Charles A. Massey étant élu Vice-Président et Gérant. Une position qu'il a rempli si habilement et agréablement jusqu'à sa démise. Sa disposition égale, ses manières désintéressées et son noble caractère, lui gagna l'affection et l'admiration de tout ceux qui le connaissait. Hommes d'affaires et autre de toute branches et position se sont unis pour lui rendre leurs derniers devoirs.

Notre défunt ami avait la confiance et l'affection de ses employés. Ils reconnaissent en lui un cœur sympathisant et ils pouvaient compter sur lui pour leur aider ou leur donner de bons conseils, toujours disposé à leurs rendre services dans leurs épreuves. Un témoignage de l'égard que Mr. Massey avait pour ses employés est l'érection d'une Bibliothèque et Chambre de Lecture pour leurs usages exclusives cette bâtisse est presque finie.

Mr. Massey se maria, en 1870, à Mademoiselle Jessie Fremont Arnold, de Kalamazoo, Michigan. Son dévouement pour sa femme et ses enfants était exceptionnel et tout ceux qui ont eue le plaisir de le rencontrer chez lui s'accorde à dire qu'il était le type du gentilhomme. Sa femme et cinq enfants ont perdu un des meilleurs et noble mari et père.

Comme marque de respect les employés (étant au-delà de 400) ont présentés à la famille de Mr. Massey, une adresse de condoléance magnifiquement exécutée et encadrée, exprimant leurs profond regrets et sympathie pour eux à l'heure de leurs amères épreuves.

Dû, à la mort lamentable de Mr. Massey, des changements ont été nécessaires sur le personnel de l'établissement, à une assemblée des Actionnaires le 27 Février dernier, les Messieurs suivant furent élus pour cette année :—H. A. Massey, Président et Gérant ; C. D. Massey, Vice-Président ; George Metcalf, Secrétaire et Trésorier ; M. Garvin, Surintendant ; W. F. Johnston, Assistant-Surintendant. Les trois premiers nommés sont les Directeurs de la Compagnie. Le Rapport d'affaire pour 1883, a été présenté aux Directeurs, démontrant un résultat satisfaisant.

Pertes qu'on peut Prevenir sur une Ferme.

Il est contre les règles du bon sens d'élever des animaux provenant d'une race abâtardie. Il n'y a pas un seul cultivateur qui, moyennant la faible somme de deux à cinq piastres, ne puisse employer un taureau "Shorthorn" race, et néanmoins, sur dix animaux, il s'en trouve à peine un seul, qui ait du sang "shorthorn" dans les veines. On a pour habitude de se servir d'un taureau d'un an et comme il devient ordinairement bon à rien, on le vend l'été suivante pour ce qu'il peut valoir. Beaucoup de cultivateurs commettent la faute de ne pas castrer leurs veaux avant qu'ils atteignent l'âge d'un an. Je pense, que, pour cette raison il y en a au moins dix par cent qui deviennent infirme pour toujours, doivent être classés parmi les animaux avortons et se vendent à prix réduit. La moitié des veaux ainsi traités n'en reviennent jamais.

Quantité de cultivateurs ont encore pour habitude de ne donner aux jeunes animaux, dans tout le cours de l'année, qu'une nourriture insuffisante et qui les réduit à l'émaciation, on leur donne d'abord une petite quantité de lait caillé ; puis en Juillet et en Août, dans le temps où les mouches et autres insectes sont en plus grand nombre et les pâturages plus pauvres, on les fait sortir et ils ont à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, quand les champs leur fournissent à peine de quoi se nourrir. Ou les hiverne sans grain, au printemps ils sont affreusement maigres et peuvent à peine se soutenir ; le temps, où les pâturages sont en meilleure condition, se passe avant qu'ils soient passablement en ordre.

Une autre chose qui réduit de beaucoup les profits du cultivateur, c'est le fait de garder de vieilles vaches. Nous avons vu quantité de vaches, dont les cornes ridées et l'apparence générale prouvaient qu'elles étaient rendues à un âge où elles ne pouvaient rapporter aucun profit. Quelques années auparavant, elles se seraient vendues à bon prix pour la boucherie ; mais au moment où nous les avons vues, elles valaient tout au plus 2 cents la livre et n'étaient bonnes qu'à être transformées en Saucisson. On ne s'était pas déssaisi de ces animaux parce qu'on y était attaché ou qu'ils étaient d'un grand profit, mais simplement par négligence et apathie. En hivernant plus d'animaux qu'il n'en peut nourrir, le cultivateur s'expose encore à des pertes sérieuses. Au lieu de faire en automne un état de ses ressources et de voir si ses provisions sont suffisantes même dans le cas d'un hiver rigoureux, il ne s'occupe de la chose en aucune manière ; et en Mars, il se trouve dans l'alternative de vendre partie de son lot d'animaux ou d'acheter de quoi les nourrir. Si, de ces deux conditions, il choisit la première, il se trouve dans la nécessité de se défaire de ses animaux à un prix infiniment moindre que celui qu'il aurait demandé, quatre mois auparavant ; s'il se décide pour la seconde, il paiera pour ses achats deux fois plus cher que s'ils les avait faits l'automne précédent. Trop souvent aussi, il prive ses animaux sur la nourriture dans l'espérance d'un printemps hâtif, et aussitôt qu'il voit la verdure pointer près de ses clôtures ou dans quelque ravin abrité, il fait sortir ses animaux pour qu'ils pourvoient eux-mêmes à leur subsistance. Cela amène une des principales causes du peu de rapport de l'élevage des animaux ; savoir, les pâturages trop ras. Le cultivateur qui hiverne trop de bestiaux, a pour habitude de les mener au pacage de trop bonne heure le printemps ; ce qui fait que l'herbe des pâturages est courte tout l'été et que les animaux ne sont pas en aussi bon ordre qu'ils le devraient ; de plus la terre, qui aurait dû être enrichie et rendue meilleure, se trouve à dépérir ; car le développement des racines dans le sol correspond à celui de la plante elle-même et si cette dernière est constamment rasée, les racines doivent, par conséquent, être petites. L'ombre si nécessaire à la croissance de l'herbe n'existe plus et le pacage est piétiné par les animaux qui cherchent de tous côtés de quoi se nourrir ; de sorte qu'il se trouve dans une condition pire que si on y avait semé du grain. Par suite de toutes ces causes réunies, il en résulte une perte considérable. Il est très rare de trouver une ferme où il n'en existe pas au moins une ou deux ; cependant, sans exception, elles peuvent être rangées dans la catégorie de celles "qu'on peut prévenir," si l'on veut se donner la peine de réfléchir et d'agir suivant les règles du bon sens.

SOINS A DONNER AUX VEAUX.—Une demi livre de graine de lin, échaudée plusieurs heures d'avance et donnée à la vache pendant le mois qui précède le vêlage, prévient tout accident, pourvu que les vaches ne soient pas trop grasses. Les meilleurs éleveurs de vaches laitières préfèrent séparer immédiatement le veau de sa mère. On ne permet pas même à celle-ci de voir son veau, qui est mis à l'écarte est bien essuyé avec un bouchon de paille. On traite la vache et l'on fait boire le veau d'abord 4 ou 5 fois par jour, à des heures régulières. Après quinze jours, on donne du lait écrémé, auquel on ajoute bientôt du jus de foin bouilli, de la soupe aux pois, ou de la farine d'avoine détrempée à l'eau chaude. Il faut, pendant tout ce temps, que ces aliments aient la chaleur du lait de vache récemment trait. On donne dès les premiers jours, quelques brins de bon foin sec. Après six semaines, on pourra mettre le veau dans un bon pâturage, ou il aura un bon abri contre la pluie et les ardeurs du soleil. On devra continuer le régime ci-haut indiqué pendant trois mois. Du bon foin de trèfle et quelques légumes forment la meilleure nourriture pendant l'hivernement.—Le Canada.

Notre immense Etablissement a atteint une des positions des plus enviables de la Puissance nous la considérons parfaite. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de marcher de l'avant et continuer à donner satisfaction à nos pratiques comme par le passé.